LETTRE OUVERTE A JACQUES DENIS : POUR UN JAZZ A-POLITIQUE ET POUR UNE (VRAIE) POLITIQUE AU SERVICE DU JAZZ

Cher Jacques Denis,

Nous ne nous connaissons pas. Je suis l'un des nombreux chroniqueurs de *Jazzman* et je pourrais sans doute multiplier les titres « institutionnels » de légitimité qui m'habilitent à réagir à votre article paru dans le n° de mars : *« Le jazz est-il (encore) de gauche ?* ». Je m'y refuse préférant privilégier le point de vue de l'expérience, celui de l'écoute, des nuits usées jusqu'à l'épuisement, de la passion inentamée, bref celui (trop candide ?) du simple « *jazzfan* ».

DE QUOI / DE QUI PARLE T - ON, POUR UN JAZZ A-POLITIQUE

Le jazz est-il de gauche ? Mieux le jazz est-il « encore » de gauche ? Pas un instant vous ne semblez vous interroger sur le bien-fondé de votre questionnement ; pas un instant vous n'envisagez d'éclairer votre lectorat sur le champ problématique qu'une telle interrogation (une telle « accroche ») pourrait couvrir (quid de l'apport méthodologique des chercheurs de Sciences Po que vous sollicitez abondamment - je vous rassure, je suis de la « Maison ») ?

Or nous sommes en là en terrain crucial : parlez-vous du jazz comme musique et comme esthétique ? Du milieu institutionnel du jazz (quel est-il ?), ce qui est rigoureusement différent ? De la connotation qui entoure aujourd'hui le jazz (un poing levé pour vous - aujourd'hui encore ? -, un signe d'élégance et d'évasion : parfum, voyage, etc. pour beaucoup d'autres ?) On ne le saura jamais…Me permettrez-vous une très iconoclaste anecdote : lorsque j'étais à Sciences Po, pas une conférence de Droit Public ne se terminait sans un échange sous le manteau de K7, d'enregistrements, entre l'enseignant et moi : nous étions alors en plein règne de la « Chiraquie », mon interlocuteur n'était autre que le Directeur des Affaires Culturelles de la Ville de Paris, la capitale avait alors, avec un engagement clair de la municipalité, le plus beau festival de jazz qu'elle ait jamais eu (je vous rassure : pas « bollingien » pour un sou : Hellen Merrill, André Hodeir, le Vienna Art Orchestra, le MJQ le big band de Tashiko Akiyoshi ou Sarah Vaughan, entre de nombreux autres !).

Je ne suis pas en train de vous dire que je suis de droite (car à l'époque…) ni que je « nostalgise », non ! Tout simplement qu'il y a loin de la gloire la plus insolente du jazz à son enrégimentement politique ou idéologique ! Et vous pouvez multiplier toutes les réformes de l'ONJ que vous voudrez, cela n'y changera rien ! Le jazz est une musique de passion, de dépassement, de performance (ascétique ou démonstrative, peu importe), d'exposition et de marges à la fois, une musique éminemment urbaine (dans sa violence, son onirisme et son immédiateté mêmes), la musique faite singularité : comment prétendre qu'elle soit réductible à un bord ou un autre ?

Oh je vois bien quelles sont les références que vous citez pour démontrer l'existence d'un terreau de gauche…Mais précisément je trouve vos méthodes très contestables…Qu'il me soit permis d'avancer trois exemples :

- le premier consiste à privilégier la partie au détriment du tout (beaucoup plus divers) – en langage savant, on n'appellerait cela l'abus de métonymie mais passons. Vous évoquez quelques disques (le *We Insist* de Max Roach, la pochette d'un Rollins, les *Fables of Faubus* de Mingus), quelques microcosmes, quelques soubresauts (dont on

mesure mal la représentativité à la lecture) et cela suffirait à garantir un positionnement idéologique du jazz dans son entier ! Excusez ma candeur et dites-moi alors, selon ces critères : Chet Baker interprétant (sublimement) des standards (parfois bien sirupeux), est-il de droite ou de gauche ? Et Ella est-elle davantage de gauche après avoir été initiée au be-bop par le réformiste (et candidat président) Dizzy Gillespie ? Et le souffle de Ben Webster : trouve-t-il grâce à vos yeux pour avoir influencé Archie Shepp ? Et Django (tiens, un sans-papier, bon combat) interprétant « La Marseillaise » avec Grappelli à Londres, et censuré à ce titre, est-il de droite ou de gauche (pourtant quel statut de star sous l'occupation !) ? Et la féministe Anita O'Day quand elle se faisait siffler en pleine mode free, à Paris, réaction de gauche ou de droite ? Intelligence de droite ou de gauche ? On n'en finirait pas, évidemment…

- peut-être y a-t il plus grave pour notre lectorat pas nécessairement averti des subtilités idéologiques : l' « attaque ad hominem » qui confine dans certains cas à un marquage idéologique qu'on croyait révolu. Que vient faire, expédié en trois mots au nom de la frilosité des années 80 (thèse très contestable par ailleurs), le « passage à la trappe » de M. C. JALARD lui qui eut seul le courage d'interroger finalement ce qui devenait le mythe du jazz dans son ouvrage « *Le Jazz est-il encore possible ?* » ? A l'inverse, un classique, la diatribe anti-Marsalis : ah ! comme elle vous plairait l'interprétation de J. LOURAU ! Seulement voilà, vous souvenant probablement du quintet de Miles et de W. Shorter tout en smoking et en élitisme souverain, vous vous êtes dit qu'on ne pouvait condamner un musicien (uniquement) au nom de ses nœuds de cravate !

- enfin force est de pointer une confusion (vieille comme le monde, le microcosme littéraire en faisait déjà ses choux gras il y a vingt cinq ans !), que vous entretenez savamment : celle qui voudrait qu'un musicien engagé à gauche fasse nécessairement une musique révolutionnaire au plan esthétique (vous feignez bien d'avoir un doute en fin d'article, que vous placez dans la bouche d'une de ces cautions culturelles appelées à la rescousse lorsque votre primat idéologique paraît un peu trop ébranlé…) ; variante : les soubresauts politiques dominants déteindraient nécessairement sur les productions musicales. Je n'ose vous dire qu'une telle orthodoxie marxiste ne résiste pas à l'analyse, sauf à survaloriser le courant (à peu près indéfinissable) et la valeur musicale du free jazz : parallèlement à ce courant, Bill Evans est-il à gauche, à droite ? Et le deuxième quintet de Miles ? Et toute cette fournaise soul-funk qui se double de petits empires économiques où la loi est aussi dure que dans les « usines à swing » (prenez James Brown, tiens) ? Remontons loin dans le temps : Benny Goodmann, parangon du big band de jazz blanc acquis au capitalisme le plus libéral, est-il de gauche ou de droite lorsqu'il maintenait contre toutes pressions un quartet mixte (deux noirs / deux blancs) ? Quelle est la portée de votre grille d'analyse une fois sorti des références qui fabriquent un champ problématique aussi subjectif qu'arbitraire ?

Réjouisez-vous en ! Le jazz n'est ni de droite ni de gauche, il n'a nul besoin (lui moins encore que d'autres courants) d'emprise idéologique parce qu'il nous dit, de l'intime, ce que nous pouvons écouter mais que trop souvent nous ne savons pas dire ; réfléchissons au fait qu'il est la seule musique à contenir ses propres critères d'évaluation (et cela implique aussi des exigences et des limites particulières) : le swing, la singularité expressive, l'improvisation. Beau programme pour la liberté désangoissée d'où qu'elle vienne, non ?

Alors me direz-vous, il n' y a que la posture « bourgeoisement esthétisante » ? Eh bien non justement !

QUEL ENGAGEMENT AU NOM DU JAZZ ?

Des formes d'engagement actuelles, j'en vois au moins deux :

- La première est de partir de la musique et d'interroger ses significations politiques insoupçonnées ; c'est bien plus juste et passionnant que de vouloir à tout prix imposer à la musique des cadres extérieurs qui la déforment ! Je ne citerai ici qu'un exemple mais il relève vraiment à mon sens de la subtilité et de l'excellence que mérite le jazz : il s'agit du chapitre consacré à Ellington pianiste par Alain PAILLER dans son récent ouvrage *« La preuve par neuf – trois trios »* : voyez comme ce fin connaisseur d'Ellington fait émerger une image beaucoup plus "politique" du Duke sans jamais instrumentaliser sa musique, qu'il s'évertue au contraire à sortir de la gangue esthétisante qui arrange (presque) tout le monde ; le type même de texte qui, à force d'argumentation serrée, devient un lourd coup poing à l'estomac sans même qu'on s'en soit douté. Etrangement cet aspect du livre est passé suprêmement inaperçu…

- La seconde est plus immédiatement citoyenne : elle consiste, au-delà de tous bords politiques, à sauver (ou à encourager la création de) ces lieux de proximité qui sont autant de laboratoires de création, de possibilités de résidences pour des artistes (de tous styles) qui souhaitent développer des projets artistiques et une relation avec le public dans la durée. Or Paris n'a plus d'ambition pour le jazz, Paris a perdu ses clubs « historiques » sans que personne s'en soucie vraiment…pire sans que le microcosme du jazz, frileux, sans unité, attaché à son intellectualisme et à ses petits privilèges, ne se mobilise alors qu'ailleurs en Europe, les projets ambitieux fleurissent en faveur du jazz (et non de je ne sais quelles musiques « vivantes » et « actuelles »). Où étiez-vous Jacques Denis pour sauver en son temps le Petit Opportun ? Et plus récemment le 7Lézards, vrai repère de révolutionnaires, de S. POTTS à J. LEANDRE jusqu'à F. TUSQUES pourtant ! Quelle confiance dans le marché et dans des rénovations immobilières douteuses faut-il pour ne pas voir là un vrai terrain d'engagement pour le jazz ?!

Je ne sais s'il le faut à droite ou à gauche mais oui la splendeur du jazz, inappropriable, a bien besoin d'un engagement renouvelé : c'est de la force du jazz qu'il faut partir, c'est de la vigueur de notre passion, qu'il nous dicte et qui en découle, que nous pouvons, si nous le désirons, nous servir.

Stéphane CARINI.